

XV. Le virus en sommeil

– Nyan-Nyan, dis-moi que je rêve ! Tu n’as pas fait ça ! Ne me dis pas que tu as inoculé Spalardo au « Belétron » !

– Je n’avais pas prévu qu’il se joindrait à ses sbires ! - répondit Nyan-Nyan - Ceux-ci devaient ramasser discrètement le matériel de valeur et réembarquer sur leur vedette !

– Tu imagines, toi un ingénieur de l’Université de Bombay, que Spalardo se contenterait du peu de matériel qu’il pourrait charger sur sa vedette ? Moi, aurais-je été lui, j’aurais embarqué avec mon baise-en-ville pour installer mes pantoufles sur le « Belétron » et j’aurais laissé ma vedette me suivre comme un petit caniche !

– Euh... en fait, c’est un peu ce qu’il a fait ! - bredouilla Nyan-Nyan.

– Ensuite, j’aurais vendu ce qui s’achète, je parle des passagers vendables, j’aurais abandonné le reste sur une île, comme le Trou-du-Cul-du-Monde, et je serais allé vendre ce qui restait à Chittagong, là où on démantèle les rafiots !

– Ce n’est pas possible ! Tu es aussi pourri que lui ! - s’emporta Nyan-Nyan - Vous vous entendriez comme cochons !

Et voilà ! C’était moi le coupable, puisque c’était moi l’auteur ! D’un autre côté, je ne pouvais blâmer Nyan-Nyan : il avait sorti les passagers du « Jellyfish Beda » des griffes de Spalardo, du moins l’espérait-il, sans imaginer ce qu’il en coûterait. Pourquoi aurait-il sacrifié ses amis pour épargner les passagers du « Belétron » à qui il ne devait que le mépris dans lequel ils le tenaient ?

– Nyan-Nyan, dis-moi quand même ce qui t’a amené précisément dans cette cabine, même si c’est la seule idée que j’ai eue pour nous rencontrer et nous permettre de faire le point !

– Tu as compris que je n’étais pas fier d’avoir permis à Spalardo d’embarquer sur le « Belétron ». J’ai voulu le quitter et alerter le personnel de bord avant qu’il ne sévisse. Mais la porte était bloquée, j’ai dû rebrousser chemin ! J’avais eu la précaution de faire le petit Poucet avec les portes des cabines pour ne pas me perdre !

– C’est miracle que nous ne nous soyons pas tamponnés, je viens du même endroit. Et maintenant, que vas-tu faire ?

– Je n’ai pas le choix : je retourne vers Spalardo !

– Il ne va pas te le faire payer ?

– Ce serait le cas si j’avais voulu fuir mais il ne saura pas que le labyrinthe est sans issue. Je vais juste lui dire un bout de la vérité : la zone est désaffectée, il n’y a rien à en tirer ! Après, je verrai bien !

La première chose à faire, était de réfléchir ensemble au moyen d’empêcher Spalardo de proliférer dans le « Belétron ». Si par bonheur nous y arrivions, alors il serait temps de penser à s’en débarrasser.

En fait, comme vous pouvez vous en rendre compte, c’était d’une simplicité déroutante, Nyan-Nyan en convint et se gourmanda de n’y pas avoir pensé d’emblée. Donc, réfléchissons, et ceci sans nous endormir !

Quand je me réveillai, il faisait tout aussi noir que lorsque je m’étais plongé dans l’abîme de réflexion d’où j’émergeais maintenant. Bon dieu, combien de temps avais-je dormi !

Et Nyan-Nyan, avait-il progressé de son côté ? Je l’appelai à voix basse et seule l’obscurité me répondit. J’appelai alors Fleur-de-Courge et j’eus la même réponse.

Alors là, bravo ! Si c’est comme cela que commençait l’établissement de la tactique d’éradication de Spalardo, il n’avait pas de souci à se faire, le salopard ! J’allais donc

continuer seul et à tâtons mon bonhomme de chemin et advienne que pourra ! Spalardo, à nous deux !

Reprendre ma progression dans l'obscurité épaisse des couloirs ne fut ni aisé, ni agréable, je peux vous le dire. J'en vois qui haussent déjà les épaules en se disant in petto « il suffisait d'aller tout droit ! ». Bon dieu, que n'y ai-je pensé ! Sauf que le Labyrinthe était un vrai labyrinthe dans lequel, pour circuler et atteindre la destination espérée, il fallait lire les panneaux directionnels et les suivre sans penser à autre chose.

Mais, en ce qui me concerne, non seulement je pensais à autre chose mais en plus je n'y voyais rien. Donc, vous l'avez compris, eussé-je eu une torche, je me serais paumé tout autant. Finalement, heureusement qu'il faisait noir, cela me permettait d'avoir la tête ailleurs.

Autant vous le dire d'emblée, je hais la cécité. Je ne vois pas ce que les aveugles y trouvent. Encore, eussé-je eu une canne, en plus d'une torche pour lire les panneaux, cela m'eut évité de m'écraser le nez sur le battant de portes laissées ouvertes ou des piliers dont je me demande encore à quoi ils pouvaient servir, à part me faire chier.

J'imagine l'architecte naval rendant sa copie à l'armateur et celui-ci lui disant :

- Je verrais bien un pilier à cet endroit !
- Ah bon ! ...pourquoi faire ?
- Je ne sais pas ! ...pour faire chier ?
- Alors, d'accord ! Si c'est pour faire chier !

Mais je n'avais pas de canne dont je me serais servi pour flairer le sol de part et d'autre et je m'avançais à tâtons, les bras tendus dans le noir, tendant l'oreille pour percevoir le souffle renvoyé par les parois...

- C'est toi Nyan-Nyan ?

J'aurais juré avoir entendu respirer quelque part. Mais non, pas de réponse. Bon dieu, sur qu'elle face spongieuse mes mains allaient-elles s'égarer. Sans compter les mauvaises intentions d'un être malfaisant qui m'attendait dans le silence d'un malin plaisir, sans répondre à mes sondages vocaux.

– Nyan-Nyan, ce n'est pas drôle !

Allons, rassurons notre peur : comment se diriger dans un noir aussi obscur ? Un malfaisant m'attendant pour me faire un mauvais parti serait aussi handicapé que moi. Le noir qui lui permettrait de me piéger me servirait aussi à lui échapper.

À moins de suivre ma piste à l'odeur, je ne vois pas comment il pourrait m'attraper, l'abruti ! Alors, avançons en sifflotant, sans tout de même faire trop de bruit, en sourdine, intérieurement, en pensant à des plages dorées bordant des lagons nacrés, dans le parfum sucré des alizés.

Attendez voir un peu ! À propos de parfum : et s'il arrivait à renifler ma trace ? Si ça n'était pas totalement humain mais si ça descendait d'ancêtres canins ? Si ça parvenait à me sentir dans l'obscurité ! Si Darwin s'était gouré ? Si la sélection n'était pas naturelle mais vicieuse et perverse ? N'y aurait-il pas un taxon pour le loup-garou dans la classification phylogénétique ? *Canis lycanthropus* ?

Ou encore si, à l'instar des chauves-souris, le malfaisant qui me serrait ne se servait ni de ses yeux ni de son nez pour construire son univers vampirique mais de ses esgourdes ?

Remarquez au passage qu'avec seulement un mufle et des oreilles pour découvrir le monde, on est loin de pouvoir élaborer ce concept d'infini, si fécond en baratin métaphysique, que nous permettent nos yeux lorsque le regard se perd dans les étoiles. Vous imaginez la voie lactée racontée à un aveugle de naissance qui n'a que son nez et ses oreilles ? Le bide !

Inutile de faire semblant, allez, je vous entends trépigner : vous vous demandez ce que j'ai contre les aveugles, étant donné ce que j'ai dit de la cécité et de la voie lactée... Allez, allez, demandez...

- Bon d'accord : vous avez quoi, contre les aveugles ?
- Vous pouvez répéter ? Je n'ai pas entendu !
- Vous avez quoi...
- Quoi ? J'entends pas !
- Vous êtes sourdine, ou quoi ?
- Inutile de m'engueuler ! Qu'avez-vous donc contre les sourds...

Là, vous avez compris ? Est-ce qu'on braille contre un aveugle ?

Pour en revenir au ciel et à la voie lactée, le regard, seul le regard, peut élever l'âme. Ce que ne permet pas la truffe au ras du sol, vous en conviendrez.

Prenez le pou. Son univers, c'est votre tête. Un peu restreint pour faire de la métaphysique, sans vouloir vous offenser.

Prenez la souris, le renard ou l'aigle. Leur univers se limite à ce qu'ils peuvent regarder à droite, à gauche ou vers le bas. Aucun ne regarde vers le ciel. Ne dit-on pas d'un pays où il ne fait pas bon vivre que les corbeaux y volent sur le dos pour ne pas voir la misère ?

Vous avez là, précisément dans cette image, la raison qui incite l'homme à regarder vers le ciel : il y trouve une échappatoire aux contingences de sa condition animale.

La voie lactée lui renvoie une image à la démesure de l'univers lui-même et l'incite à croire qu'il en est le chantre, le centre et le rôle-titre dans ce spectacle cosmique. J'ai failli dire comique ! Il est vrai que les mots n'y mettent pas du leur et ne nous aident pas à nous arracher à la glèbe.

Vous allez me dire qu'il n'est pas besoin de voir et que la musique et la poésie sont capables d'évoquer la voie lactée et l'infini de l'univers à quelqu'un malheureusement privé de la vue. Vous n'avez pas tort.

Mais le menu qu'il dévore du regard, à la porte du restaurant, n'évoque-t-il pas au SDF affamé, le repas qui lui coûterait les yeux de la tête et qu'il ne peut se payer ?

Sans regard sur l'infini du ciel et l'infinité des étoiles, nous n'aurions que la spiritualité dévolue à n'importe quel mammifère.

En bref, si nous n'avions pas d'œil, nous n'aurions pas Dieu. Non, définitivement, les mots ne nous aident pas !

Maintenant vous allez m'expliquer que, privé de voie lactée, je peuple mon univers proche de tout ce que je ne peux pas voir et qui ne peut me voir. Vous allez me démontrer, en fin de compte, que je prête à la nature des projets de créatures chimériques auxquelles elle-même n'aurait jamais pensé.

Je ne prête à la nature aucun projet car il ne faut pas se leurrer, celle-ci n'a ni projet ni but. Elle fait comme moi : elle avance dans le noir, à l'aveugle, à tâtons, au pif jusqu'à se prendre une porte dans la gueule, auquel cas elle prend un autre chemin.

Et dans le noir, vous pouvez rencontrer n'importe quoi. Du trilobite au rhinocéros laineux, du tricératops au rhinolophidé, du moloch hérissé au serpent pénis, du tenrec zébré au requin lutin. Tout ce que vos cauchemars ont imaginé, la nature l'a essayé avant vous.

C'est un peu comme en informatique : l'appli la plus tordue que vous puissiez imaginer, il y a toujours un romancier plus tordu que vous qui l'a déjà mise en ligne.

En matière de création de chimères, il ne faut pas perdre du temps à crier eureka, à sortir de la baignoire, à chercher une serviette pour vous essuyer la broussaille et un slip à enfiler !

Vous serez vintage avant même d'avoir posé un pied sur le caillebotis.

Non, il faut sortir bille en tête de la salle de bain et courir comme la nature vous a fait, sans souci de la pudeur, jusqu'à l'Institut National de la Propriété Intellectuelle.

C'est pour cela que je me méfie du noir et que vous feriez bien d'en faire autant car la nature est capable du mauvais comme du pire.

Vous allez me dire : « il y a peu de chance de rencontrer un loup-garou dans les soutes d'un navire de croisières qui n'en est qu'à sa deuxième, voire troisième, traversée ! ». À quoi je vous dis : « chiche ! ».

Vous avez vu la gueule des animaux précités ? Vous voulez que je vous dise où on les a trouvés, ces bestiaux ? Vous le voulez vraiment ?

Avant que vous n'insistiez, il faut que vous sachiez que lorsque je vous l'aurais dit, vous n'entrerez plus dans votre lit sans l'avoir fait inspecter à la lampe torche par un vigile assermenté, que vous ne prendrez plus un bain sans avoir coulé une bétonnière de ciment dans le tuyau d'évacuation et que vous ne dormirez plus sur le dos, la bouche ouverte.

Ah, je vois qu'on se calme ! Ça prouve bien que j'ai raison et qu'il est tout à fait vraisemblable de tomber nez à nez avec la truffe d'un loup-garou dès lors qu'il y a moins de chance que cela soit improbable.

L'obscurité du labyrinthe dans laquelle je m'introduisais maintenant n'avait rien de celle, géométrique et vide, où j'avais navigué avant de rencontrer Nyan-Nyan.

C'était maintenant une obscurité poisseuse de trouille dans laquelle je progressais comme dans un marécage, écartant, les mains tremblantes, de virtuels roseaux tranchants, arrachant mes

pas à la succion d'une angoisse vaseuse dans un chuintement assourdissant.

Combien de portes coupe-feu avais-je poussé ? Impossible à dire mais à vue de nez j'avais parcouru deux fois la longueur de la coque du « Belétron » et maintenant mon siège était fait, comme on dit : on était sur ma trace ! Des pas ou peut-être plutôt un piétinement ? Un souffle tout proche ou ne serait-ce pas un mugissement lointain ?

L'horreur était en moi et j'étais, de moi-même, mon propre chasseur. Fuir en se prenant des portes dans la gueule ne servirait à rien.

Je dois le reconnaître : l'obscurité m'avait imprégné jusqu'au bout des télomères et je n'avais plus toute ma tête. Quand l'obscurité vous pénètre si avant, allez donc vous en débarrasser, il n'y a rien de plus collant, à part le mazout. Vous avez beau frotter, rien n'y fait, au contraire, vous vous en foutez partout, jusqu'aux yeux.

Je n'attendais qu'un signe, qu'une main tendue pour m'extraire de moi-même comme d'un baril de Brent et reprendre pied dans le raisonnable, si ce n'est le réel, et ce signe, seul un autre être humain, bienveillant ou monstrueux, pouvait me le transmettre.

Pourtant, ce fut le gargouillis d'une cuvette de chiottes qui se vide après que l'on eut tiré la chasse qui me tira de la géhenne dans laquelle je flottais. Quelqu'un venait de poser sa pêche dans les ponts supérieurs et le simple fait d'imaginer la mine attendrie de son auteur en la voyant s'engloutir, l'air de dire « Ah ! Quand même ! Je pensais pas mettre tant. Bon voyage, mon bébé ! », suffit à rétablir le contact avec l'humanité et me ramena sur terre. Enfin, sur le plancher.

Ça y était, j'étais sauf ! Suivre le bruit de cet écoulement me conduirait quelque part, même si c'était la fosse à merde. Un but,

un fil d'Ariane et peut-être bientôt la lumière ! Inutile de faire la fine bouche, les entrailles, même celle d'un navire, ça ne sent pas la rose !

Ce bruit fut pour moi comme une lumière dans la nuit et je me mis à le suivre. Il devait avoir quelque chose de bénéfique et de miraculeux car plus aucune porte ne se mit en travers de ma route.

Je progressais maintenant le long des couloirs, poussais les portes coupe-feu, repoussais en les claquant celles des cabines qui se mettaient en tête d'entraver ma marche triomphante. Ce gargouillis de tuyau avait effacé toutes les rumeurs menaçantes que ma terreur avait créées dans mon esprit malade.

À moi, « Belétron » ! Sache que dans les boyaux de tes entrailles se faufile un héros qui sera ta fierté !

À nous deux, Spalardo, je ne sais pas ce que tu vaux, ni à quoi tu ressembles mais apprends que des salopards, j'en ai rencontré plus d'un ! Il est vrai que ceux qui se souviennent de moi en rient encore mais la question n'est pas là.

La fente de lumière qui passait sous la porte au bout du couloir, par où avait dû repasser Nyan-Nyan, fut comme un éclair et j'en restai ébloui. Je rassemblai mes cônes et mes bâtonnets, éparpillés comme un jeu de quilles par ce flash qui les avait fait valdinguer dans tous les sens sur ma rétine en essayant de remettre un peu d'ordre dans tout ce bordel d'une main tremblante.

Vous croyez que c'est simple ? Vous croyez qu'il suffit de planter un cône, un bâtonnet et de recommencer ? Que nenni ! Comment allez-vous les répartir sur la première ligne pour avoir finalement quelque chose d'homogène, sachant qu'il y a deux fois plus de bâtonnet que de cônes ? Il faudrait planter un cône

tous les racine^{carrée} de 2, soit 1, 414, bâtonnets, ce qui n'est pas facile.

C'est pourquoi, je ne balançais pas longtemps pour m'en remettre au hasard. Je mélangeai donc mes cônes et mes bâtonnets en les brassant délicatement avec les mains et les déposai sur le tapis du croupier qui, comme vous, me regardait d'un œil rond.

En piochant dans le tas, les yeux fermés, j'avais deux fois plus de chances de sortir un bâtonnet qu'un cône et j'étais sûr que le hasard ferait le boulot pour lequel on le paie et que, en fin de compte, j'obtiendrais une surface rétinienne où soixante-cinq millions de cônes se répartiraient harmonieusement, tout de moins à vue d'œil, avec cent trente millions de bâtonnets.

L'affaire me prit bien moins de temps qu'il m'a fallu pour le dire et bientôt je vis se dessiner le contour d'une porte fermée vers laquelle je me précipitai les larmes z'aux z'yeux. Ah, lumière, belle lumière ! Sauras-tu jamais combien tu m'as manqué !

Je n'étais plus qu'à, disons deux mètres ou un mètre cinquante ? En tout cas moins de trois mètres mais plus d'un mètre ! Je tendais déjà les mains pour chercher la poignée et plonger dans la lumière, m'y vautrer, m'en gaver, m'en imprégner, voire m'en écœurer, lorsque...

...bon, vous pensiez que tout allait se dérouler comme sur Déroulède ? Que j'allais passer de l'obscurité la plus noire à la lumière comme on pousse la porte des toilettes ? J'aurais bien aimé mais ce n'est pas ce qui se passa comme ce n'est jamais ce qui s'est passé pour moi dans la vie. S'il faut vous mettre les points sur les z'i, souvenez-vous de mon retour en entreprise, la bouche en cœur.

– Hron...

Ce grognement caverneux m'évoqua tout de suite quelque chose d'animal. Genre : une truie ?

C'était dommage pour ma rétine que je venais de remettre à jour mais je ne pus que fermer les yeux pour ne rien deviner de la silhouette monstrueuse qui venait de m'onomatopétié ainsi et qui devait s'interposer entre moi et la porte de sortie. J'étais piégé.

– Me siga, você vai fazer alguma merda de merda...

De la langue portugaise, je ne comprends que les mots qui se terminent par « ...ção », ce qui en fait plus de deux mille, au bas mot, et presque autant que la totalité des mots de globish que je baragouine pourtant couramment. Et je ne parle pas des mots que le portugais a emprunté à la langue française, genre : borderline, burn-out, buzz, casting, challenge, cluster, cool, dealer, listing, loser, merchandising, scoop, vintage, etc... La liste est loin d'être full, ce n'est qu'un best-of.

Cependant, Hron avait joint le geste à la parole, ce qui m'évita de faire chauffer mon appli Gougueule pour en avoir la traduction.

Le hurlement que je poussai et qui aurait dû la sidérer au moins une seconde, le temps de me libérer de son étreinte d'acier et de filer ventre à terre, ne fut qu'un miaulement de chaton qui s'enroua dans ma gorge.

Hron m'avait chopé par le bras en m'éloignant de la porte avec autant de brusquerie que si j'avais risqué d'aller m'y brûler. Je ne pus faire autrement que de suivre la masse dandinante qui me tirait comme un sac le long des coursives.

Je peux vous dire qu'elle avait une sacrée poigne, l'animale, et c'est un philosophe de Café du Commerce paniqué qui vous le dit. Elle me remorquait derrière elle, vers la bauge où elle ne manquerait pas de me faire faisander avant de me dévorer et ça n'avait pas l'air d'être pour rigoler.

Le trajet fut court. Je n'eus même pas le temps de commencer à faire le bilan des belles choses de ma vie, alors ne parlons pas des erreurs, que Hron me précipitait à l'intérieur d'une cabine dont elle avait ouvert la porte à la volée.

Pourtant, pour court que fut le trajet, il fut assez long pour qu'il se fasse jour dans mon esprit que la violence dans l'agissement de Hron avait été commandée plus par la précipitation que par une perversion, une attirance, un instinct, un penchant vers le mal.

C'était une brutalité malhabile plus que calculée, plus dirigée vers mon agir que vers moi en tant qu'être. Comme le soldat dans sa tranchée qui reçoit les obus de sa propre ligne arrière : c'est fait sans méchanceté, en croyant bien faire. Elle n'était pas méchante mais pour vous rendre service, elle pouvait vous en coller une qui vous envoyait au tapis, sans penser à mal.

C'est donc plus habité par une curiosité craintive que par la terreur irraisonnée qui s'était tout d'abord emparée de moi que je me remis sur mes pattes de derrière en tremblant après mon atterrissage brutal sur le plancher de la cabine.

Ceci dit, j'aurais apprécié qu'elle ait eu plus d'égard envers moi en tant qu'être, lorsqu'elle m'avait fait mordre la poussière.

– On pourrait discuter... - commençai-je pour rompre la garce.

– Cale a boca !

– On ne pourrait pas poursuivre la conversation en globish...

– Ferme ta gueule !

– Moi, ce que j'en dis c'était pour échanger...

– Ferme-la, je te dis, ils vont nous entendre !

De fait, la porte coupe-feu au bout de la coursive s'ouvrit. Des voix, assourdies par la distance mais quand même audibles, se firent entendre.

– On aurait dit un grognement... - dit une voix de pirate.

– Comme un porc ? - demanda une voix de salopard.

– C’est ça !

– On l’a entendu aussi hier. Il paraît qu’il y a une truie grosse comme une vache qui se balade là-dedans ! Et méchante, avec ça...

– Vite ! Ferme la porte ! Je n’aime pas les cochons !

La porte d’acier fut refermée avec un fracas métallique qui traduisait autant la précipitation pour la verrouiller que l’impossibilité de la forcer sans montrer patte blanche.

– Ce n’est pas par là qu’on va sortir... observai-je.

– T’es malin !

– C’est vrai qu’il y a une truie qui se balade ?

– Tu te fous de ma gueule ? Tu l’as devant toi ! C’est moi la truie autiste, épileptique et grosse comme une vache qui suis censée avoir dérouillé et violé la pauvre Yolanda !

– Ah ! C’est vous ? Mais comment vous avez fait pour...

– Tu veux vérifier si je suis équipée pour le viol ?

– Non excusez-moi, c’est idiot de ma part...

Mais je pris quand même ceci pour une invitation à la regarder. Dans la lumière de la lanterne sourde comme un pot, je vis tout de suite qu’il y avait quelque chose qui ne collait pas. Si elle était bien la brésilienne handicapée qu’on m’avait dit, les circonstances ne se prêtaient pas pour lui demander de me faire la démonstration d’une crise d’épilepsie.

Son visage était bien celui d’une femme mais son ossature était masculine. Tout comme ses mains, ses poignets et ses bras vigoureux. Un visage qui aurait tout aussi bien pu appartenir à un travelo.

En tout cas, avant d’être rassuré, je veux dire assuré ou, à tout le moins, renseigné quant à son genre, je peux vous confirmer qu’elle n’avait rien de porcin, bien au contraire. C’était un visage sur lesquels les hommes avaient le devoir de se retourner en le croisant dans la rue. Même moi, c’est vous dire !

– Et alors, me direz-vous, il n'y a que ça qui vous tracasse ? Et le viol, elle est équipée pour ? Au fait ! Au fait !

En vérité, je n'aurais pas pu encore le dire. C'est pourquoi j'en viens à ce qui ne collait pas. Je vous ai bien parlé d'une masse à la démarche dandinante qui n'avait pas l'air de rigoler ? Eh bien, cela ne collait pas du tout avec le visage de Hron qui semblait être quelqu'un sur le point d'éclater de rire.

– Tu sais que t'es un petit veinard ? - finit-elle par pouffer - C'est l'heure où je retire mon costume de scène ! Tourne-toi si tu ne veux pas avoir mal aux yeux !

Vous connaissez maintenant ma maîtrise de l'auto-reconstitution rétinienne, c'est pourquoi je ne répondis pas d'emblée à sa demande de détourner le regard.

– Tant pis pour toi, il ne faudra pas venir pleurer !

Et là, je peux vous dire que ce n'étaient pas des paroles en l'air car à mesure qu'elle retirait ses jupons et ses caparaçons matelassés qui l'énormissaient comme la truie qu'elle voulait que l'on crût qu'elle était, les larmes me montaient t'aux z'yeux de voir tant de charmes gâchés.

Une femme, et je baise mes mots, avec la force d'un homme et travestie en truie ! Il y avait de quoi en perdre son globish et le contrôle de soi !

Et, de fait, je ne pouvais que ma bouche ne bêât, que mes yeux ne s'écarquillassent, que mes lèvres ne bavassent et que mes mains tremblantes d'une fièvre ithyphallique ne se tendissent vers cet inaccessible et onirique perfection.

– Bas les pattes, mon lapin ! Je t'avais dit de ne pas regarder !